LA Chapelle Blanche

—Dis encore, Suzon, comme c'est beau, la messe de minuit ; dis encore !

C'était la veillée de Noël. Les parents de Pierrot venaient de rentrer des champs ; la femme trayait les vaches, l'homme rangeait ses outils dans la grange, et Pierrot en attendant le souper, était assis sur son petit escabeau, au coin de la grande cheminée de la cuisine, en face de sa sœur Suzon.

Il tendit ses mains à la flamme pétillante et claire ; et ses mains et sa figure ronde étaient toutes roses, et ses cheveux étaient couleur d'or. Suzon, très grave, tricotait un bas de laine bleue. Sur le grand feu de sarments la marmite chantait, et le couvercle laissait échapper un peu de vapeur blanche qui sentait les choux.

—Dis encore, Suzon, comme c'est beau.

—Oh ! fit Suzon, il y a des cierges tant et tant, qu'on se croirait en paradis.... Et puis on chante des cantiques si jolis, si jolis !..... Et puis, il y a l'enfant Jésus, habillé de belles hardes, oh ! belles ! ....et couché sur la paille ; et la sainte Vierge en robe bleue, et saint Joseph avec son rabot, tout en rouge, et puis les bergers avec beaucoup de moutons .... Et puis l'âne et la vache, et puis les rois Mages en habits de soldats, avec de grandes barbes.... et ils apportent à l'enfant Jésus des choses .... ah ! des choses !.... Et puis les bergers lui apportent du boudin. Et alors les bergers, et les rois Mages, et M. le curé, et l'âne et la vache, et les enfants de chœur et les moutons demandent à l'enfant Jésus sa bénédiction.... Et puis, il y a des anges qui apportent des étoiles à l'enfant Jésus....

Suzon avait été l'autre année à la messe de minuit et peut-être croyait-elle y avoir vu tout cela. Pierrot l'écoutait d'un air de ravissement, et, quand elle eut fini:

—Je veux aller à la messe de minuit, dit l'enfant.

—Tu es trop petit, fit la mère qui entrait. Tu iras quand tu seras grand, comme Suzon.

—Je veux ! dit Pierrot en fronçant les sourcils.

—Mais, mon pauvre petit gars, l'église est trop loin, et il neige dehors. Si tu es sage et si tu dors bien, tu entendras la messe de minuit sans sortir de ton lit, dans la chapelle blanche.

—Je veux ! répéta Pierrot en serrant ses petits poings.

—Qui est-ce qui dit : Je veux ? fit une grosse voix.

C'était le père. Pierrot n'insista pas. C'était un enfant très sage, qui comprenait déjà que le mieux est d'obéir, quand on ne peut pas faire autrement.

On se mit à table. Pierrot mangea sans appétit. Il ne disait rien et songeait ...

—Suzon, va coucher ton petit frère !

Suzon emmena Pierrot dans la chambre carrelée de rouge, où il y avait une armoire et même une commode avec un dessus de marbre ; au mur, dans un cadre, un ouvrage de petite fille, un carré de canevas où Suzon avait "marqué" avec du coton rouge et bleu les vingt-quatre lettres de l'alphabet, un pot de fleur, un clocher et un chat ; au bas du lit des parents, une descente de lit représentant des roses qui ressemblaient à la fois à des pivoines et des choux ; en face, les deux petits lits du frère et de la sœur, entourés de rideaux de calicot blanc.

L'enfant couché et bordé, Suzon ferma les rideaux de la couchette.

—Tu verras, dit-elle, comme c'est joli, la messe de minuit, dans la chapelle blanche.

Pierrot ne répondit pas.

Il ne s'endormit point. Il ne voulait pas dormir et restait les yeux grands ouverts.

Il écoutait le va-et-vient de ses parents dans la cuisine, puis la voix aiguë de Suzon ânonnant, dans un vieil almanach, les "Crimes de la bande d'Orgères." A un moment, il lui sembla qu'on mangeait des marrons, et il eut le cœur plus gros.

Un peu après, sa mère entra dans la chambre, entr'ouvrit ses rideaux, se pencha sur lui.... Mais il ferma les yeux et ne bougea point.

Enfin il entendit qu'on sortait, qu'on fermait les portes ; puis le silence....

Alors Pierrot descendit de sa couchette.

Il chercha ses hardes dans l'obscurité. Ce fut un long travail. Il trouva sa culotte et sa blouse, mais point son gilet de tricot. Il s'habilla comme il put et passa sa blouse à l'envers ; et, quoique ses petits doigts se fussent donné beaucoup de peine, aucun bouton n'était dans sa boutonnière.

Il ne put trouver qu'un de ses bas et, accoté contre le mur, il l'enfila tout de travers, le talon faisant une bosse : de sorte que le petit pied mal chaussé n'entrait qu'à moitié dans l'un des petits sabots de frêne, et que le petit pied nu jouait dans l'autre sabot.

A tâtons, bottillant et sabotant, il découvrit la porte de la chambre, puis traversa la cuisine qu'éclairait, par la croisée sans rideaux, la froide lueur de la nuit neigeuse.

Très subtil, Pierrot n'alla point vers la porte qui donnait sur la rue et qu'il savait fermée à clef. Mais il ouvrit aisément celle qui menait de la cuisine dans l'étable.

Une vache remua dans sa litière. Une chèvre se leva et, tirant sur sa corde, vient lécher les mains de Pierrot en faisant "mée !...." d'un ton plaintif et doux. Elle semblait lui dire :

Reste avec nous où il fait chaud. Que vas-tu faire, si petit, dans tant de neige ?

A la faible clarté d'une lucarne tapissée de toiles d'arignée, il put, en se dressant sur la pointe des pieds, tirer le verrou intérieur de la porte de l'écurie.

Brusquement, il se trouva dehors, dans la blancheur profonde et glacée.

La maison des parents de Pierrot était blottie à l'écart, à cinq cents toises de l'église. On suivait d'abord un chemin bordé de vergers, puis on tournait à droite et l'on avait devant soi le clocher du village.

Pierrot, sans hésiter, se mit en marche.

Tout était blanc de neige, la route, les buissons et les arbres des clos. Les pommiers étaient aussi blancs que si on eût tendu sur eux les draps pesants d'une lessive. Et la neige tourbillonnait dans l'air comme la balle légère que secoue un van.

Pierrot enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles ; ses petits sabots s'alourdissaient de neige ; la neige poudrait ses cheveux et ses épaules. Mais il ne sentait rien, car il voyait au bout de son voyage, dans une grande lumière d'or, l'enfant Jésus, et la Vierge, et les rois Mages, et les anges qui ont des étoiles dans leurs mains.

Il allait, il allait, comme attiré par la vision. Mais déjà il marchait moins vite. La neige l'aveuglait ; elle emplissait de sa ouate le ciel entier. Il ne reconnaissait rien, il ne savait plus où il était.

Maintenant ses petits pieds pesaient comme du plomb ; ses mains, son nez, ses oreilles lui faisaient grand mal ; la neige lui entrait dans le cou, et sa blouse et sa chemise étaient toutes mouillées.

Une pierre le fit tomber ; un de ses sabots le quitta. Il chercha longtemps, de ses mains gourdes, à genoux dans la neige.

Et il ne voyait plus l'enfant Jésus, ni la Vierge, ni les rois Mages, ni les anges porteurs d'étoiles.

Il eut peur du silence, peur des arbres voilés de blanc qui crevaient çà et là l'immense tapis de neige et qui ne ressemblaient plus à des arbres, mais à des fantômes.

Son cœur se serra d'angoisse. Il pleura et cria à travers ses larmes :

—Maman ! maman !

La neige cessa de tomber.

Pierrot, en regardant tout autour de lui, aperçut le clocher pointu et les fenêtres de l'église, toutes flambantes dans la nuit.

Sa vision lui revint, et la force et le courage. Là, c'était là, la merveille désirée, le beau spectacle de paradis !

Il n'attendit pas le tournant du chemin, mais il marcha tout droit vers l'église illuminée.

Il roula dans un fossé, s'y heurta contre une souche et y laissa son autre sabot.

A travers champs, clopin-clopant, l'enfant se traîna, les yeux fixés sur la lueur. Et comme il allait toujours plus lentement, le chapelet de petits pas qu'il laissait derrière lui s'égrenait toujours plus serré dans l'immensité blanche....

L'église, grandissante, se rapprochait. Des voix arrivaient jusqu'à Pierrot :

Venez, divin Messie....

Les mains en avant, les yeux dilatés par l'extase, soutenu seulement par la beauté de son rêve plus proche, il entra dans le cimetière qui entourait l'église. La grande fenêtre ogivale étincelait au-dessus du portail. Là, tout près, quelque chose d'ineffable s'accomplissait ... Les voix chantaient :

J'entends là-bas dans la plaine
Les anges descendus des cieux...

Petit-Pierre allait en trébuchant, de tout ce qui restait de force à son petit corps épuisé, vers cette gloire et vers ces cantiques.

Tout à coup il tomba au pied d'un buis encapuchonné de neige ; il tomba les yeux clos, subitement endormi, et souriant au chant des anges.

Les voix reprirent :

—Il est né, le divin Enfant !

Au même moment, la descente molle et silencieuse des blancs flocons recommença. La neige recouvrit le petit corps de ses mousselines lentement épaissies....

Et c'est ainsi que Pierrot entendit la messe de minuit dans la chapelle blanche.

SOUS LA TERRE.

Sa maman avait dit: "Va, ma Georgette, va jouer au pré aux Echardes, mais surtout ne t'éloigne pas, et sois sage!"

Avril venait d'éclore! Il faisait un après-midi tout gai de soleil; au bord du chemin, les aubépines se paraient de fleurs blanches, et dans le vert plus sombre des herbes pointaient des violettes. La petite fille avait pris sa poupée sous son bras, et musant par-ci, musant par-là, une chanson aux lèvres, elle avait couru au gré des papillons ou des fauvettes.

Le pré aux Echardes s'étendait, inculte et morne, au ras du petit groupe d'habitations à bon marché qui composait la Vieille-Sorgue. Une population de mineurs vivait là, parmi des amas de houille, dans des maisons pétries en terre noire. Au-dessous se ramifiaient les corons, et l'horizon était bouché par les nuées lourdes de goudron que vomissaient de hautes cheminées d'usines.

Mais la poupée de Georgette s'amusait joliment à se promener à travers le pré aux Echardes. Toutes deux, se tenant par la main, l'une courbée vers l'autre, marchaient à petits pas; et c'était un babillage délicieux et sans fin, toute une éducation de poupée qui s'ébauchait: "Venez ici, mademoiselle; ne heurtez pas ainsi les pierres, car vous abîmez vos souliers roses, vos plus beaux souliers des dimanches...."

Quand les rayons du soleil furent obliques, Georgette, qui était lasse, songea que sa poupée devait l'être aussi. "Venez vous asseoir, ma fille, minauda-t-elle, nous allons vous faire un grand fauteuil, comme pour la princesse Aude, reine des poupées bien sages, un grand fauteuil avec de grosses pierres...." Et de ses petites mains, elle s'escrimait contre des blocs de lignite qu'elle accumulait de son mieux.

Soudain, un craquement se fit sous terre, le sol se déroba sous ses pieds.... Avant qu'elle eût jeté un cri, Georgette disparut dans une cheminée d'aération abandonnée. Voici bien longtemps, on avait obstrué l'orifice à la hâte par deux madriers en croix; sous l'action du temps, les madriers s'étaient pourris, et la main de la fillette avait suffi à rompre leur équilibre. Ce fut une chute de trois cents pieds dans le vide, une chute qui dura une éternité, puis un grand choc, et plus rien....

Quand Georgette revint à elle, ses grands yeux s'ouvrirent sur la nuit intense du fond de la mine. Par un hasard qui tenait du prodige, elle n'avait presque aucun mal, sauf quelques contusions et de légères égratignures. En tombant, sa robe s'était gonflée, formant parachute, et avait amorti le choc.

Un silence de mort planait autour d'elle. Alors, elle comprit qu'elle était perdue, qu'elle ne verrait plus sa maman, ni les autres filles du coron, ni le grand soleil qui dorait le pré aux Echardes.... Et doucement, longtemps, de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Elle songea aux tristesses des jours précédents, celles qui l'avaient le plus frappée: la catastrophe de la Vieille-Sorgue, qui, voici quatre semaines, avait semé la désolation sur le village; son pauvre papa que l'on avait remonté, mort parmi tant d'autres, et le désespoir de sa mère depuis cet affreux jour, pauvre maman qui lui disait: "Ma Georgette chérie, je n'ai plus que toi au monde désormais, plus que toi à aimer...." Comme elle allait pleurer encore, la pauvre maman qui ne la retrouverait plus!

Puis d'autres souvenirs se brouillèrent en sa tête. Et tout à coup, elle pensa: "Si au moins j'avais ma poupée!"

Après avoir longtemps hésité, car elle avait grand'peur, elle s'enhardit à tâter de sa main le sol humide. O bonheur! sa poupée était là, par terre, à côté d'elle. Georgette se prit à sourire: au moins elle n'était plus seule.

Mais hélas! les petites filles en porcelaine sont fragiles: la malheureuse poupée avait un grand trou au front. Avec une tendresse infinie, Georgette la coucha sur ses genoux, appuya la tête de la blessée contre son cœur et se mit à la bercer doucement.

Maintenant elle pouvait mourir.

Déjà ses yeux se fermaient, lorsqu'il lui sembla percevoir au loin, sous la terre, des coups réguliers et sourds. L'oreille collée à la paroi, retenant son souffle, elle écouta.... C'était l'appel des mineurs. Elle savait qu'il fallait y répondre. Mais comment aurait-elle pu, elle si faible, se faire entendre? Crier, appeler, peine perdue. En tâtonnant, elle fit quelques pas; une galerie s'ouvrait au-dessus d'elle: elle y marcha longtemps, tantôt se heurtant à des éboulements, tantôt rampant à plat ventre, mais toujours sa poupée dans ses bras. A mesure qu'elle avançait, les coups devenaient plus distincts... Puis tout se tut, et de nouveau le silence fut angoissant.

Mais Georgette marcha tant et tant, au hasard des galeries, que soudain elle heurta du pied quelque chose qui bougea.

Et une voix glapit, dans l'ombre:

—Qui es-tu?

Georgeste raconta son histoire. Mais un éclat de rire étrange sonna sous les voûtes, un éclat de rire qui glaçait d'effroi; et comme s'il eût été un mot d'ordre, cet éclat de rire fut soudain répété par cinq bouches.... Ils étaient cinq moribonds couchés côte à côte. Depuis l'éboulement de la Vieille-Sorgue, où avait péri le père de Georgette, ils erraient de galerie en galerie. Là-haut, il avaient passé pour morts, et l'on avait célébré un office pour le repos de leur âme. Depuis vingt-sept jours, ils s'étaient nourris de choses immondes et de la viande corrompue d'un cheval; vingt-sept jours ils avaient battu en vain le rappel des mineurs.... Et la faim les avait terrassés là; ils attendaient la mort. Déjà un sixième compagnon ne respirait plus. C'était fini....

Mais l'éclat de rire qui avait résonné tout à l'heure s'érailla de nouveau, macabre. Aucun des moribonds ne parla, mais une même pensée les assaillait, tenaillait leurs entrailles douloureuses: une pensée terrible, monstrueuse, une pensée dont ils n'étaient plus maîtres. Le premier éclat de rire l'avaient formulée, et les cinq autres l'avaient répétée, atroce, irrémédiable.... Cette pensée flottait sous les voûtes:

—Nous allons manger!

L'un des mineurs fouilla dans sa poche, et un couteau, en s'ouvrant, claqua. Cinq couteaux claquèrent.... Dans l'obscurité, dix mains se tendirent vers l'enfant. Il fallait que chacun eût sa part.

Elle, inconsciente de ce qui se passait, se confiait à eux. Sa jolie voix cristalline égrenait des réflexions. Tandis que les couteaux étaient brandis sur sa tête, sa menotte fouilla par hasard dans la poche de son tablier, et ayant trouvé tout au fond une épave de ses jeux, elle s'écria, rieuse:

—Tenez, moi, j'ai une allumette!

Les hommes tressaillirent.

—Nous avons nos lampes. Donne.

Une lueur bleue vacilla: les yeux, habitués à l'obscurité, se fermèrent un long moment. Et soudain la petite, ayant regardé ceux qui se trouvaient devant elle, poussa un grand cri: ce n'étaient point des hommes qui étaient là, point des hommes, mais des cadavres, hâves et décharnés, avec un rictus sinistre qui tordait leur bouche, et des dents de loups affamés, des dents longues, prêtes à mordre.... Chacun, immobilisé dans son geste, tenait à la main un couteau ouvert....

—Oh! j'ai peur! murmura Georgette, en serrant plus fort sa poupée.

Alors, les affamés s'entreregardèrent, stupides, et des larmes silencieuses roulèrent de leur yeux caves, fixement ouverts sur la radieuse apparition de la tête blonde et charmante, du visage si pur, de la vie enfin, de la vie qui était venue jusqu'à leur tombe et dont ils avaient failli se faire les bourreaux.

Instinctivement, dans l'émotion de l'heure tragique, ils avaient ôté leurs chapeaux de cuir et s'étaient mis sur leurs genoux; un souffle pénible râlait dans leur gorge. La lampe allumée grésillait. De celui qui était mort se dégageait une odeur étrange.

—J'ai peur! répéta l'enfant.

—Ne crains rien, bégaya une voix, nous ne te ferons pas de mal....

Mais elle frissonna.

—Pourquoi avez-vous vos couteaux? dit-elle.

Hébétés, ils regardèrent leurs mains.

—C'est vrai!.... nous avions nos couteaux.... C'était.... c'était pour.... pour manger....

Celui qui avait parlé le premier ramassa par terre un éclat de bois.

—Tiens! c'était pour te faire un polichinelle! dit-il.

Un grand soupir soulagea les poitrines. Tous se mirent à couper aux étais de morceaux de bois et les sculptèrent avec rage. A tour de rôle, ils lui offrirent cinq pantins aux figures invraisemblables: deux trous pour les yeux, une large entaille pour la bouche, une entaille qui avait l'air de rire à gorge déployée, de bâiller, de manger quelque chose....

Georgette s'amusait beaucoup. Eux, les malheureux, avaient oublié leur douleur, la faim, la mort proche: il fabriquaient des pantins.

Quand Georgette, vers la fin du second jour, murmura pour la première fois: "J'ai faim!" ils redoublèrent d'ardeur pour lui donner d'autres pantins, d'autres encore.... et l'on riait, mon Dieu! oui, l'on riait!

—Pourquoi ne me donne-t-il pas de polichinelles, celui-là? demanda-t-elle tout à coup en montrant le cadavre allongé près d'elle.

Tous se signèrent.

—Ne l'éveille pas, dirent-ils ensemble, il dort!

Ainsi deux jours encore passèrent. Trois des hommes, n'ayant plus la force, avaient laissé tomber leur couteau de leurs mains.

La dernière lampe allait s'éteindre, lorsqu'un peu de bruit se fit, tout là-haut. Le marteau des sauveteurs cognait à la paroi de la cheminée par où était tombée Georgette.

Un appel lointain leur arriva :

—Ohé!....

Et leurs yeux se fermèrent, à jamais.

Georgette était sauvée.

LE VALET.

Nous avions résolu de faire les fanfarons, et qui donc eût pu nous en empêcher? Nos familles étaient les plus riches, les plus influentes de la contrée: tout le monde détestait le marquis, blâmait le refus qu'il avait fait de la main de sa nièce à Fernand Preux, un des nôtres, garçon plein de mérite à nos yeux, auquel il ne manquait d'ailleurs, de l'avis même de l'oncle rébarbatif que deux ou trois quartiers de noblesse.

Il nous sembla que l'affront nous atteignait tous et que nous devions nous solidariser pour en obtenir réparation. Mais qui pouvait songer à se battre avec un vieux homme de soixante-dix ans!

Nous tournâmes la difficulté en prenant la résolution d'assaillir un soir le château de Noirtelles et d'enlever la noble Lucie vers son destin qui, à nos yeux, se trouvait représenté par Fernand Preux. Il ne fallût pas déployer des prodiges de science stratégique pour établir le plan de l'attaque. Le château de Noirtelles s'était vu successivement dégarni de ses plus vastes dépendances; il n'en demeurait que le bâtiment principal et un petit jardin. Encore, tout cela était-il couvert de la lèpre envahissante des hypothèques.

A si petit domaine, point n'était besoin d'un nombreux domestique, et le marquis avait renoncé à son valet à la femme de chambre de sa fille, à son cocher. Il avait tout remplacé par un "maître-jacques", homme d'une quarantaine d'années, aidé dans ses fonctions par une femme du village voisin. Ce "maître-jacques", qu'on appelait Louis, était un type assez mystérieux, placé à Noirtelles sur la recommandation d'un vieil ami, du marquis. Jamais on ne vit serviteur plus ponctuel et plus dévoué. Peu liant avec les étrangers, d'un abord hautain, il obéissait humblement à M. de Noirtelles dont le caractère s'aigrissait avec l'âge et les progrès de l'infortune.

Bien entendu, dans notre plan, ce Louis comptait pour la résistance, mais que pourrait-il contre six jeunes gens déterminés dont la position sociale devait méduser un simple maraud. Il faut avoir habité la province pour imaginer notre degré d'infatuation. Nous ne songions même pas à demander le consentement de Lucie. Quelques regards bienveillants de la jeune fille suffisaient à convaincre Preux qu'il serait agréé. Il n'y avait dans tout cela qu'un obstacle : le vieux marquis.

Un soir, vers neuf heures, nous gagnâmes le château. La température était douce, circonstance favorable à notre projet, parce que M. de Noirtelles prenait volontiers sa tasse de camomille dehors, sous un vénérable platane. Nous laissions une voiture attelée qui devait transporter rapidement l'aimable fille jusqu'à la gare la plus proche. Il nous aurait été bien aisé de passer par la porte; mais, avec l'entrain de la jeunesse, nous préférâmes sauter le mur et nous rabattre en éventail sur le château.

Le marquis et Lucie ne pouvaient nous échapper, et nous resserrions toujours davantage notre cercle autour d'eux, quand un maudit petit chien donna l'alarme. Mlle de Noirtelles, très émue, perçut le bruit que firent les pas de Preux à la traversée d'une allée de gravier. Elle poussa un cri et le "maître-jacques" accourut vers elle. Nous ne leur donnâmes pas le temps de se reconnaître. En deux minutes nous les cernâmes, et le grand Navère, le plus vigoureux d'entre nous, mit la main sur l'épaule du marquis.

—Toute résistance est inutile, monsieur de Noirtelles; nous venons nous emparer de Mlle Lucie. Nous avez refusé sa main à notre ami Preux. Or, les jeunes gens s'aiment: ils s'épouseront.

Une espèce de rugissement répondit à cette impertinence, et nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître que déjà Navère gisait sur le sol, assommé par un poing d'hercule, le poing du maître-jacques".

—Monsieur le marquis a-t-il des ordres à me donner concernant ces messieurs? demanda le valet.

Et il ajouta:

—Que Mademoiselle se rassure....

—Je n'ai pas peur, fit Lucie.

Nous primes ces paroles pour une sorte d'acquiescement à notre entreprise et nous nous élançâmes sur le "maître-jacques" avec une ardeur vengeresse. Hélas, il était dit qu'en ce malheureux jour la jeunesse dorée connaîtrait les pires humiliations, car deux d'entre nous mordirent la poussière, et les trois autres virent se lever sur leur tête une chaise de jardin en fer, tandis que la voix du "maître-jacques", toute changée, proférait ces paroles impérieuses:

—Morbleu, Messieurs, je vous préviens que, si vous avancez d'un pas, je vous fends le crâne.

Nous n'avions aucune idée d'avancer et commencions à sentir le péril de l'aventure. Le marquis ricanait:

—En vérité, Messieurs, vous vous faites rosser par mon valet; il est facile de voir que vous n'êtes pas des gentilshommes.

—Je suis sans armes, balbutia Preux, que n'ai-je une épée!....

—En voulez-vous une? dit le "maître-jacques". Que ces Messieurs me donnent seulement leur parole d'honneur de ne pas bouger en mon absence! je cours chercher des armes.

M. de Noirtelles regarda "maître-jacques" avec quelque surprise.

—Auriez-vous été prévôt dans quelque régiment? demanda-t-il.

—Peut-être bien, Monsieur le marquis, répondit ce singulier domestique, en redressant sa taille svelte et se rajeunissant ainsi de dix ans. En tout cas, je suis prêt à me mesurer avec n'importe lequel de ces beaux ravisseurs, à moins que Mademoiselle Lucie ne croie devoir m'en empêcher par amour pour l'un d'eux.

—Que Mademoiselle de Noirtelles ne réponde pas, dis-je avec vivacité: notre camarade ne se battra sous aucun prétexte avec un garçon de ferme.

La situation était palpitante. Un grand silence régnait. Les derniers rayons des longs crépuscules de juin éclairaient l'étrange spectacle. Par une fantaisie du hasard toute la lumière tombait sur le fameux "maître-jacques", et il avait ma foi, bien grand air, tandis que nous prenions des mines lamentables, Mlle de Noirtelles ne regardait pas avec une moindre surprise que nous cet homme qui venait de manifester une force herculéenne et qui parlait avec la fierté des héros. Elle dut baisser les yeux sous ses prunelles hardies.

—Mademoiselle, dit-il, c'est vous qui trancherez la question. Ces messieurs vous ont attaquée parce qu'ils vous savaient sans défenseur. A moins que vous n'aimiez M. Preux, j'estime que vous pouvez permettre un duel entre nous, je suis un honnête garçon: pauvreté n'est pas vice.

—Bien parlé, dit le marquis.

Lucie se taisait. Son silence enragea Preux, qui s'écria:

—Qu'à cela ne tienne, qu'on apporte les épées!

Et le duel eut lieu. Ce diable de valet était de la force d'un Rude ou d'un Kirchoffer. Preux ne pouvait trouver un vide où plonger sa pointe. Finalement, son épée lui sauta des mains.

—Cela suffit, dit Lucie.

—Non, dit Preux-furieux, continuons.

—Un autre jour, répliqua le "maître-jacques".

Et, se retournant vers Lucie de Noirtelles, il se mit à genoux et lui présenta son épée.

—Vous êtes la maîtresse de ma vie, dit-il, et je serais infiniment heureux d'obtenir votre main.

—Cessez cette plaisanterie, s'écria vivement le marquis, ma nièce n'est pas faite pour recevoir les hommages d'un valet de ferme!

—Recevrait-elle ceux de Louis d'Estivaz, vicomte de Martignac? demanda fièrement le "maître-jacques".

—Quoi! dit le marquis, vous seriez le fils de mon vieux Ferdinand?

—Lui-même. Que Lucie me pardonne ma ruse: j'ai voulu savoir si elle était digne de moi et j'ai appris que je suis indigne d'elle.

Nous vîmes bien que Lucie pardonnerait et nous primes le parti de nous retirer, portant, assez bas l'oreille.

J.-H. ROSNY.

PENSEES.

Je ne sais où j'ai lu que St-François de Sales se plaisait fort dans les auberges.... Il aimait les auberges parce qu'elles offrent l'image et la leçon de cette vie, étant des lieux de passage et non de séjour, où nous n'avons que l'usage et non la possession des choses. On arrive à l'auberge, on y trouve le nécessaire, ou l'on s'en passe ; on s'y ménage des amis, parce que l'on a besoin de tout le monde, ce qui dispose admirablement à la bienveillance. Et puis, il faut payer et partir. Que l'on soit bien, que l'on soit mal, rien n'y fait, on part, et même on part sans regret, car on savait en arrivant qu'on ne resterait pas.

Voilà la vie et comme il faut la prendre !

LOUIS VEUILLOT.

Pour l'homme d'un bon équilibre mental, la mort, c'est la mort des autres.

L'origine des mots célèbres

D'où viennent les "mots" célèbres, les expressions-proverbes qu'aiment à citer écrivains et orateurs, et dont nous nous plaisons à émailler nos conversations ? Il y en a de nobles et de solennels, de spirituels et de comiques, de familiers et de bizarres ; il y en a même dont le succès tient à ce qu'ils n'ont à peu près aucun sens. Tous ont une histoire que, très souvent, nous avons oubliée, si nous l'avons jamais sue. Remontons à l'origine, plus ou moins lointaine, de quelques-uns de ces "mots" graves ou plaisants.

Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

Dans son rapport présenté à la Convention le 26 Mai 1794, Barère de Vieuzac disait, à propos des Anglais : "Si l'année dernière, les troupes commandées par Houchard avaient exterminé tous les Anglais, le gouvernement anglais ne serait pas revenu, cette année, insulter nos frontières. "Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas...."

Ver de terre amoureux d'une étoile.

Victor Hugo, "Ruy Blas" ACTE II, SCENE 3. C'est la déclaration de Ruy Blas à la reine:

"Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile,
Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile."

Ote-toi de là que je m'y mette !

Le mot est très vieux ; c'est un mot biblique qui se trouve au chapitre XLIX, p. 20, du prophète Isaïe : "Je suis trop à l'étroit, fais-moi une place où je puisse m'installer." Il a été traduit et reproduit, de façon plus ou moins familière, par plus d'un auteur. Il figure, sous la forme populaire que nous donnons ici, dans le "Catéchisme des industriels," de Saint-Simon (Paris, 1823).

L'agriculture manque de bras

Voilà un cliché qui a beaucoup servi. Mais, s'il a fait rire ou sourire bon nombre de gens, au cours d'une conversation, il a été aussi jugé digne d'orner les documents officiels. Dans un rapport de M. de Rainneville, datant de 1850, on peut lire : "Monsieur le ministre, "les bras manquent à l'agriculture," dans bon nombre de localités."

Que diable allait-il faire dans cette galère?

Molière, "les Fourberies de Scapin" (1671). ACTE II, SCENE II Mais, avant Molière, Cyrano de Bergerac avait dit, dans "le Pédant joué :" "Que diable aller faire aussi dans la galère d'un Turc ?"

Pour faire un civet, prenez un lièvre.

Ce docte et sage précepte est formulé en ces termes à la page 40 du livre intitulé : "Le Cuisinier françois," par le sieur de la Varenne, ecuyer de cuisine de M. le marquis d'Uxelles (1651.)

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire

La Fontaine, "Les Deux Aventuriers et le talisman." C'est une imitation d'un vers d'Ovide dans les "Tristes."

Trop de fleurs !

Exclamation du grand augure Calchas dans la "Belle Hélène," de Meilhac et Halévy, représentée pour la première fois aux "Variétés," le 17 Décembre 1864.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.

Vers de Victor Hugo, dans la pièce des "Orientales," intitulée "Fantômes."

Je suis oiseau, voyez mes ailes ; Je suis souris, vivent les rats !

La Fontaine, "La chauve-souris et les deux belettes".

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Cela nous vient du "Baptême du petit ébéniste," scène de famille, de Ch. Plantade, paroles de Durandeau, exécutée par Berthelier au Palais-Royal, en 1862.

Plus ça change, plus c'est la même chose

A la suite des événements de 1870, Alphonse Karr les commenta dans une série d'articles qu'il réunit plus tard, en 1875, en deux volumes. Le premier avait pour titre : "Plus ça change.."; le second : "Plus c'est la même chose....".

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux

Voltaire, "Œdipe" (1718), ACTE I, SCENE I ; rôle de Philoctète : allusion à l'amitié d'Hercule.